

De la lecture avant toute chose

SUR LE RIVAGE **Geneviève Letarte**

On dit que la pandémie a favorisé un retour à la lecture, comme en témoignerait la recrudescence des emprunts en bibliothèque et des achats en librairie. Ces commerces jugés non essentiels en période de confinement ont, semble-t-il, connu de bons chiffres d'affaires au cours de la dernière année, et c'est tant mieux. Tant mieux aussi qu'en cette cruelle deuxième vague on puisse emprunter des livres grâce à la formule du « prêt sans contact », chose qu'il n'était pas possible de faire pendant la première, comme s'en souviennent sans doute plusieurs d'entre nous. Privés de boutiques de vêtements, passe encore, privés de cafés et de restaurants, c'est dur, mais privés d'un accès aux livres ? Certains en auront profité pour découvrir les vertus des livres numériques, d'autres pour explorer la section « non lus » de leur bibliothèque personnelle, et d'autres encore auront peut-être tenté d'appivoiser l'effrayante réalité d'un monde sans mots, comme ces méditants retirés dans un monastère dont parle Emmanuel Carrère dans son dernier roman, *Yoga*, et à qui il est interdit de parler ou de lire pendant leurs dix jours de retraite.

Je pourrais, je crois, fort bien m'accommoder d'un univers silencieux pendant quelque temps, mais l'idée d'être privée de toute forme de lecture ou d'écriture me paraît plus difficile à accepter. Et si j'ai parfois songé à faire une retraite de méditation, ce n'était pas tant l'idée de me résoudre à un régime sans viande, sans alcool et sans paroles qui m'a rebutée (quoique...), mais la perspective de ne pas pouvoir lire ou écrire, ne serait-ce que quelques mots, le soir avant de me coucher. Quoi qu'il en soit, dans *Yoga*, Carrère avoue avoir triché en apportant avec lui un carnet dans lequel il n'aura finalement pas eu le temps de noter grand-chose, puisqu'il a dû quitter précipitamment le monastère pour une raison urgente : les attentats de *Charlie Hebdo*, qui ont fait plusieurs morts parmi ses amis proches.

Mais revenons-en à la lecture et à la pandémie. Alors qu'aujourd'hui celle-ci frappe encore plus fort qu'au printemps dernier et que nous avons eu pleinement le temps de nous lasser des écrans, il redevient impérieux pour tout lecteur ou toute lectrice avide de se faire des munitions, comme on fait des provisions de bouffe, de vin et de chandelles avant de partir en camping. Étant pour ma part installée à la campagne depuis quelques mois pour des raisons familiales, j'ai pris l'habitude d'accumuler des boîtes de livres que je rends disponibles aux membres de la maisonnée et que j'ai constituées au fil d'une savante navigation entre la librairie de la petite ville à proximité de laquelle je me trouve, le réseau des bibliothèques de Montréal, où j'essaie d'aller chercher à temps, lors de mes brefs passages en ville, les titres que j'ai réservés, et la bibliothèque du village, à laquelle je me suis récemment abonnée. La boîte de livres qui trône dans le salon est ainsi devenue une sorte d'objet transitionnel dans lequel chacun peut fouiller et piger à sa guise, histoire de trouver quelque chose à se mettre sous la dent. Car il s'agit bel et bien